

2009 – Séminaire 1

Les sociétés européennes en devenir

L'individualisation et le milieu urbain

Alain Bourdin

Directeur de l'Institut français d'urbanisme (IFU – Paris VIII) et du laboratoire Théorie des mutations urbaines (LTMU – CNRS), professeur d'aménagement et d'urbanisme à l'IFU

Je vais vous présenter une réflexion sur ce qu'on peut appeler le modèle métropolitain et dont l'idée renvoie à la mondialisation. Ce modèle n'est pas qu'économique ni, bien entendu, que démographique. Il relève de l'ordre de la civilisation et de l'organisation sociale, aspects sur lesquels je vais m'exprimer, reprenant par là une tradition intellectuelle qui a commencé à se développer au début du XXe siècle en Allemagne, notamment autour d'un auteur qui fut professeur à l'Université de Strasbourg et qui s'appelait Georges Simmel. Ce modèle d'une civilisation, d'une société et bien évidemment d'une économie des métropoles, s'il est de diffusion mondiale, a évidemment des taux de pénétration différents selon les régions du monde et les contextes dont on parle. Ma principale référence sont les sociétés européennes ou nord-américaines dans lesquelles ce modèle existe très fortement. Mais ce modèle est porté partout dans le monde par les classes moyennes urbaines. Ma démarche n'est pas descriptive mais vise à formuler des éléments d'élucidation pour se poser des questions.

Une civilisation ouverte, auto-référente, précaire

L'individualisation constitue l'élément central d'une civilisation métropolitaine. On a beaucoup raisonné sur un modèle dénoncé de façon très amusante par Ulrich Beck dans son livre sur le cosmopolitisme. Il dénonce un raisonnement trop centré sur la trilogie État-Nation-Société, qui repose de fait sur l'idée de société close, avec des périmètres bien délimités, alors que nous sommes aujourd'hui dans des systèmes aux frontières très relatives et marqués par des phénomènes d'ouverture de toute sorte. Le périmètre de l'État-Nation-Société est de plus en plus difficile à observer et ce pour des raisons qui vont au-delà de l'intégration européenne, qui touchent à la mobilité, aux télécommunications, aux migrations, etc. Deuxièmement, les structures macro-sociales, c'est-à-dire les grandes institutions, les grands groupes sociaux, les grands groupes de valeurs, se sont affaiblis en particulier dans les grandes villes au profit de structures microsociales : les réseaux, les expressions localisées, les microprojets qui sont éventuellement très dynamiques mais aussi très précaires. Ce n'est pas mieux, ni moins bien, c'est un autre mode de fonctionnement social qui repose beaucoup moins sur des encastrements par tout ce qui relève du social, des grandes structures unifiées, que sur des dispositifs qui se font et se défont sans cesse. Ajoutons à cela l'importance prise par des phénomènes autonomes et auto-référents, c'est-à-dire qui se suffisent à eux-mêmes, qui ne sont pas forcément durables mais qui dans un temps se suffisent à eux-mêmes et ne sont pas reliés à grand chose. On le voit y compris à la façon dont se constituent certains groupes : des groupes auto-référents se fabriquent, durent un temps puis disparaissent. L'idée d'autoréférence

dans les grandes villes renvoie à l'idée qu'elles sont très faiblement reliées à leur contexte immédiat et qu'elles développent des phénomènes d'autoréférence.

Ce que je viens de dire favorise ce qu'on pourrait appeler la montée de puissance de l'individualisation. Le terme d'individualisme a l'immense défaut qu'il porte un jugement : il est question de valeur, positive ou négative. C'est pourquoi je n'utilise pas ce terme, ni le terme d'individuation qui a un sens scientifique qu'il n'est pas utile de convoquer, mais le terme d'individualisation pour parler d'un processus social et qu'il n'y ait pas de confusion avec les idéologies individualistes. Un processus d'individualisation peut s'accompagner du développement d'idéologies altruistes. J'interprétera ainsi un certain nombre de mouvements humanitaires qui sont typiques de sociétés travaillées par l'individualisation et marquées par des idéologies de solidarité. Ce processus progresse en ce sens que l'individu devient mesure de toute chose. Autrement dit, l'individu ne procède pas du collectif, c'est le collectif qui procède de l'individu. En ce sens, on retrouve des schémas philosophiques du XVIIIe siècle définissant le social comme produit de l'interaction des individus. Ce qu'on appelle le lien social renvoie plus à un contexte qu'à une contrainte, autrement dit le lien social intègre de plus en plus de choix. « Libre ensemble », cet excellent titre du livre écrit par François de Cingly à propos de la famille, explique bien comment se fabrique le lien social aujourd'hui au cœur du modèle dont je vous parle, c'est-à-dire en gros dans les classes moyennes des grandes métropoles du Nord. Et quand on parle du retour de la famille, il faut bien souligner qu'il ne s'agit plus du même modèle : nous sommes passés de la famille constituée comme un ordre fortement structuré par les relations de parenté, à la famille comme réseau électif.

Il faut également souligner la perte de modèles disponibles qu'il s'agissait jusqu'ici de reproduire pour organiser sa vie : l'individu est de plus en plus amené à fabriquer sa vie lui-même plutôt qu'à appliquer un programme. D'ailleurs, il est d'autant plus difficile de faire fonctionner l'ascenseur social que l'on manque de représentations claires de ce que c'est que réussir une vie. Toute une série d'études sur la dépression, je pense notamment à « La fatigue d'être soi » d'Alain Ehrenberg, aux travaux de Marcel Gauchet, à la découverte dans les années 80 d'une véritable épidémie de névroses narcissiques par les psychanalystes new-yorkais, tous rendent compte de la difficulté de l'individu auto-référent. Cette nouvelle donne ouvre des marges de liberté considérables mais crée en même temps de la difficulté pour les individus.

Mobilité et singularité

Autre trait de la civilisation des métropoles, un rapport au monde caractérisé par le modèle dominant de consommation. Ce modèle fait du monde un flux, une offre sans cesse en mouvement, associée très fortement à la mobilité dont il faut bien prendre la mesure. La mobilité est au cœur de nos cultures et le restera pendant des décennies, quelles que soient ses formes. Elle n'est pas qu'un effet de contrainte, elle est un effet civilisationnel. On pourrait le montrer en soulignant le rapport très étroit existant entre la manière dont on surfe sur Internet et la manière dont on se déplace. Une autre caractéristique est la singularité comme élément majeur de la consommation. Les produits singuliers sont des entités incommensurables. Ils sont caractérisés par des constellations de qualité ou de dimension dont les significations sont inscrites dans leur relation mutuelle. Ils sont individuels et ils sont aussi collectifs. Ils désignent un produit dont le support peut faire l'objet d'une production industrielle alors que la signification de ce qui est mis sur le support accueille la formation d'un nombre indéterminé d'interprétations personnelles. Ayez en tête le CD de musique qui est un support industriel et qui ouvre en même temps une possibilité de compréhension et d'analyse individuelle très diverse, chaque interprétation requalifiant le produit. Par définition ces biens singuliers échappent à toute hiérarchie objective, car aucun point de vue ne s'impose irrésistiblement à tous, aucun accord unanime n'existe sur le classement, par exemple, d'œuvres musicales, de films ou de talents de médecins ou d'avocat. La réflexion sur les biens singuliers est sûrement centrale pour comprendre le modèle de consommation qui est au cœur de la civilisation métropolitaine. Évidemment, dans ce modèle de singularité, le problème du choix est terriblement compliqué. Comparons ce que pouvait être le choix d'un paysan des XVIIe ou XVIIIe siècle avec celui d'un habitant d'une de nos métropoles : le premier n'avait pas souvent à choisir mais ses choix pouvaient entraîner des risques considérables ; le second est confronté à de très nombreux choix

tous difficiles mais pour beaucoup sans conséquences. C'est pour cette raison que s'est développé dans la consommation tout un système d'aide au choix. Cette aide à la formulation des jugements passe par les réseaux : voyez ce qui se passe sur Internet avec les forums, les blogs. Les systèmes d'appellation, de label, se sont considérablement développés et nous aident aussi à faire nos choix de même que les experts, les guides en tout genre, qui émettent des jugements. Autre élément important : l'accès et l'usage, y compris aux biens urbains. Pour moi, par exemple, la mixité sociale n'est pas nécessairement le partage d'un même espace mais d'abord l'égalité d'accès aux biens urbains.

La demande de sens

Quelques remarques. Le sens donné fait de moins en moins référence, le relativisme est largement dominant, mais en même temps on observe une forte demande de sens et un marché du sens qui peuvent aboutir à ce que des solutions radicales paraissent séduisantes. Le processus d'individualisation produit des effets pervers : en mettant l'individu au centre du monde, il produit toutes les solutions qui permettent à la fois de supporter cette situation, et dans un certain nombre de cas, de se rassurer dans quelque chose qui est son contraire, à savoir la participation intensive, la fusion. Mais la fusion n'est pas la preuve que l'individualisation ne fonctionne pas, c'est une manière au contraire de la vivre. En matière de sens, je professe volontiers que ce qui ne peut pas fonctionner c'est la religion molle qui a longtemps dominé : ou vous n'êtes pas religieux ou vous êtes religieux intense. La perception du monde est de plus en plus esthétisée et la fabrication du sens du monde se lie beaucoup à l'émotion.

Le monde dans lequel nous vivons, de plus en plus abstrait, nous confronte au problème du calcul, le problème étant celui des médiations entre l'expérience et le calcul. En clair, la vie urbaine consiste de plus en plus à manier des codes et à faire des opérations sur le maniement de ces codes, ce qui veut dire que l'apprentissage est difficile. Tout le monde est rationnel, c'est-à-dire essaye de tirer des satisfactions optimales du contexte dans lequel il se trouve. Mais on constate aussi que la définition des satisfactions optimales et que les modalités pour y parvenir ne sont jamais les mêmes. Quand on dit que tout le monde est rationnel, on ne fait que pointer la recherche de l'optimisation qui peut avoir un sens très différent selon les personnes. L'affirmation de la rationalité ne veut pas dire que cela simplifie les relations entre les uns et les autres et que cela structure quoi que ce soit.

La part du risque

Un mot sur l'importance de la catégorie de risque dans notre modèle de civilisation. Le risque naît dans l'économie (assurances, système des contrats) mais au fil des années il est devenu une grille de lecture. Le risque est désormais considéré d'origine endogène : la seconde guerre mondiale et la Shoah, puis l'équilibre de la terreur, enfin les problèmes technologiques majeurs rencontrés dans différents coins du monde. La question du réchauffement s'est inscrite dans cette lignée avec une extrême facilité parce que le cadre de pensée (« L'homme peut tuer l'humanité ») était déjà construit. La pensée occidentale du risque, en particulier européenne, est très marquée par le fait que nous sommes les principaux porteurs du risque. Alors qu'aux États-Unis, notamment, le réchauffement est pensé comme un problème à résoudre, en Europe, nous pensons en être responsables et devoir commencer par corriger nos fautes. La notion de risque majeur que l'on retrouve à travers la question du réchauffement est très profondément ancrée dans l'imaginaire contemporain entretenu à longueur de temps par toute une série de productions cinématographiques ou autres.

Cette civilisation est aussi une civilisation réflexive : on raisonne sans arrêt sur ce qu'on est en train de faire, ce qui pose le problème de la demande d'expertise et de la déception de ce recours. En France, le plus beau cas d'école est celui de la vache folle. Les vétérinaires se sont très bien expliqués sur la manière dont ils avaient perçu les porteurs de ce qu'on appelait à l'époque l'hypothèse du prion. Pour eux c'était scientifiquement bouleversant et inacceptable, et il a fallu d'abord construire un langage pour se comprendre. Arriver à faire circuler la compréhension et à construire de la délibération entre experts était déjà un problème majeur, mais en plus la pression sur l'expertise

était extraordinaire puisqu'on lui demandait de répondre tout de suite. Nos rapports avec l'expertise sont formidablement générateurs de quelque chose que l'on n'étudie pas assez en France et qui est la déception. Cette notion est une catégorie centrale, elle joue un rôle, dans le champ politique mais aussi dans le rapport à la connaissance, y compris dans le retour à des croyances qui sont de l'ordre de la magie parce qu'on a été déçu de ce qu'apporte la connaissance.

Des villes aux lectures et usages multiples

Cette civilisation des métropoles se déploie en contribuant à la fabrication d'un contexte social profondément instable et difficile à comprendre. Les contextes d'action urbains sont en mouvement, en reconstruction. Lors d'un colloque en Espagne j'ai présenté une conférence intitulée « City of the cities ». Cette expression désigne d'abord le morcellement urbain, le fait que les entités dans une ville s'autonomisent. A Rio de Janeiro, par exemple, le bidonville la Rosinia, qui compte 500 000 habitants, est devenu une espèce de ville en soi au point que des gens qui ont réussi y restent, s'installant, si j'ose dire, dans les quartiers chics de la favela. Le deuxième sens, c'est la multiplicité des lectures d'un même espace. A Montréal, par exemple, dans le quartier d'Outremont habite une communauté de Hassidim assez importante. Pour contourner l'interdiction de sortir de chez soi pendant le shabbat, ils ont tendu des fils sur le trottoir et ont décrété que d'un côté du fil on reste chez soi, même si l'on se déplace et que l'on circule, et que de l'autre côté du fil on est dans la rue. L'individu qui n'appartient pas à cette communauté et qui passe sur le trottoir ne peut pas comprendre. Cet exemple amusant illustre la diversité de lecture des mêmes morceaux d'une ville. Ce n'est plus la ville en morceaux, c'est la ville feuilletée en une multiplicité de lectures et d'usages. Troisième compréhension de City of the cities, la ville TGV, la ville japonaise : des villes faites de relations entre les quartiers situés entre des villes diverses et qui finissent par constituer une agglomération. Si on regarde la Belgique, la Suisse, on peut dire que ce sont des villes uniques, des réseaux. Bref, nous n'avons plus de contexte d'action urbain très clair, très lisible, fortement structuré. Les trois définitions que je viens de donner de l'urbain, sont parfaitement valables et fonctionnent en même temps. L'usage des TIC, comme le GPS par exemple, rend les situations plus flexibles, c'est-à-dire à la fois plus maîtrisables et plus incertaines. Cela contribue à rendre les contextes instables et problématiques. Aujourd'hui, pour les habitants des villes, comprendre où l'on est, ce qu'on fait et maîtriser la situation posent problème. Des cas de grands endettements, par exemple, illustrent des erreurs dans la compréhension du contexte et dans la maîtrise des situations. L'ouvrage de Jean-Pierre Orfeuil sur les pauvres et la mobilité montrent combien l'accès à la compétence est important.

La désaffiliation négative

Difficulté également dans la construction des relations sociales. Les appartenances sociales classiques fonctionnant mal, on observe un immense développement des phénomènes de désaffiliation. On peut en trouver des exemples positifs, de gens qui consomment de la ville sans avoir presque plus de liens stabilisés, mais on trouve beaucoup plus d'exemples de désaffiliation négative, c'est-à-dire de millions de personnes qui ont perdu leur ancrage social et qui sont tellement auto-référents qu'ils se retrouvent totalement isolés. Le problème des SDF qui meurent de froid ou des vieillards qui meurent de la canicule est un problème structurel de fonctionnement de ces contextes. Et je ne parle pas de la désaffiliation à bas bruit, par exemple celle des ménages d'une personne, qui représentent 50 % de la population parisienne. Les métropoles sont des sociétés où les liens à faible contrainte sont fréquents et perçus comme satisfaisants. Dans la demande autour de l'idée de quartier, ce qui intéresse éventuellement les habitants des villes ce n'est certainement pas la réalité du quartier comme entité sociale où s'exercerait fortement un contrôle social...

Les références communes sont toujours à construire car elles existent peu en raison des diversités des cultures, de la superficialité de ce qui est à partager, etc. Dans le domaine de l'urbanisme, on surestime toujours les références communes : dans le domaine des projets urbains, par exemple, on pense que les gens pensent, perçoivent la même chose et qu'il y a juste des problèmes de points de vue par rapport à des références communes ; or, si cela ne marche pas c'est précisément parce qu'il n'y a pas de références communes. Finalement, la maîtrise du quotidien est souvent un problème

central. C'est une clef pour comprendre une foule de problèmes. Comment accède-t-on aux ressources urbaines et comment les organise-t-on ? Le phénomène des « gated communautés », c'est-à-dire des résidences surveillées, fermées, répond très souvent moins à une demande d'isolement ou même d'entre soi qu'à une demande de maîtrise de l'environnement dans lequel on vit. C'est pourquoi je considère que la maîtrise du quotidien est un thème majeur de politique publique. La demande de sécurité qui est sans fin s'inscrit dans cette demande de maîtrise.

Je pourrais parler des opportunités et des dynamismes nouveaux qu'ouvre cet univers mais j'ai choisi une tonalité plutôt pessimiste que l'on peut contester. Dans tous les cas, vivre cette civilisation de l'individuation dans ces contextes urbains extrêmement nouveaux suppose une grande capacité de maîtrise, ce qui est loin d'être le cas de tout le monde. De là le développement de stratégies de protection : stratégies d'exaltation identitaire, adhésion à des groupes refuges, fabrication dans l'espace de phénomènes d'enclaves de protection, référence ambiguë au passé, qui renvoie au besoin de se trouver des structures de protection mentale.

Comment réguler ?

Le droit et les systèmes juridiques restent le dispositif de régulation majeur de nos sociétés. Les modalités de régulation par le droit évoluent tout le temps : le recours croissant au contrat et le rôle de la loi dans ce système sont en train de changer. La concurrence entre les villes constitue un autre mode de régulation puisqu'il aide à se mobiliser et à s'organiser. Citons aussi la régulation plus classique dans des forums ou des arènes de délibération.

A l'échelle métropolitaine, ces systèmes de régulation sont chacun porteurs de nouveaux problèmes. La concurrence entre villes, par exemple, organise mais aussi désorganise en détruisant notamment de l'activité économique. De même, les dispositifs juridiques se contredisent entre eux, créant de nouvelles difficultés. Les régulations non seulement peuvent être porteuses de nouvelles dérégulations mais entrer aussi en compétition. D'où le problème de la coordination de ces dispositifs. L'événement peut apparaître comme un moyen de coordination de diverses régulations urbaines. La candidature de Lille aux Jeux Olympiques est un bon exemple de ce type de coordination : la concurrence entre villes joue, mais on a aussi des régulations internes d'ordre politique, coordonnées à partir du grand projet événement qui lui-même pose problème puisqu'il est destructeur. Les remèdes-miracles existent d'autant moins que les deux grands dispositifs de coordination des périodes précédentes ne jouent plus. La coordination territoriale, tout d'abord. Le système de territoires clairement identifiés (centre, périphérie, périmètres métriques) ne fonctionne plus. Nous sommes entrés dans un autre type de rapport à l'espace. Désormais l'espace est du réseau en mouvement, très temporalisé (le temps devient plus important que la distance), et de l'espace sensualisé, avec des notions très importantes comme celle d'ambiance. Ce grand régulateur qui nous a tellement aidé ne fonctionne plus très bien. Le deuxième dispositif de régulation, celui de la société, ne fonctionne plus comme au temps où dans une ville comme Bordeaux par exemple, tout se négociait entre la Chambre de commerce, l'évêque et éventuellement les milieux sportifs.

Il faut apprendre à réguler dans l'incertitude en construisant des dispositifs de régulation dont aucun ne peut apparaître comme définitif. Face à une civilisation qui produit de la multiplicité, du feuilletage, de l'incertitude, des contextes qui se font et se défont sans cesse, la question des régulations est centrale. Ma conviction est qu'elle passe par une nouvelle manière de penser la stratégie et de se projeter dans l'avenir. Que signifie penser les conséquences de ce que l'on va faire ? C'est aujourd'hui au centre d'un grand nombre de réflexions tout à fait nouvelles. L'idée de développement durable dans cette problématique peut jouer un rôle très intéressant en nous forçant à convoquer à la table les acteurs qui ne sont pas encore là, c'est-à-dire les enfants qui ne sont pas encore nés. Cette interpellation de penser en termes de conséquences notre action est très forte. Nos civilisations métropolitaines extrêmement complexes, mouvantes, individualisées, dans lesquelles il n'y a plus de cadres sociaux qui inscrivent de la régulation, ne peut se fabriquer qu'à partir de l'avenir.

Débat

Question

Comment situez-vous la question de la patrimonialisation qui est un grand mouvement collectif par rapport à ces tendances à l'individualisation ?

Réponse

Des chercheurs australiens et américains ont fait des travaux sur le tourisme patrimonial, qui montrent l'importance prise par le patrimoine individuel. Le patrimoine n'est plus pour beaucoup un bien de l'humanité mais un bien, un parcours individuel. Dans les processus de patrimonialisation, c'est une affirmation toujours plus nette de la singularité individuelle (le monument tel que je le dis). Cette affirmation est une longue histoire comme, par exemple, celle de l'église Saint-Cernin à Toulouse, dont son « inventeur », Viollet-le-Duc, a voulu faire le paradigme d'un style d'architecture et dont les « dérestaurateurs » ont voulu refaire un objet singulier. Pour se rendre compte combien la singularité est en train de devenir centrale, il suffit de lire la liste du patrimoine immatériel de l'humanité établie par l'Unesco.

Question

Si l'on suit Baudrillard dans « La société de consommation » l'individu clos dans son quotidien ne peut pas être informé. Dans ces conditions que vaut encore la perspective du développement durable de se projeter dans l'avenir et d'en tirer des leçons pour aujourd'hui ?

Réponse

L'ouverture au monde par les systèmes de communication ou par les grands objets culturels ne signifie pas forcément ce qu'on lui fait dire, c'est-à-dire le village planétaire, la communication globale, etc. Des données sur les feuilletons télévisés, par exemple, montrent qu'ils font l'objet d'interprétations radicalement différentes selon les pays et les populations de spectateurs. Comme disait Lasswell dans les années 50 : « Ne vous demandez pas ce que fait la télévision de vos enfants, demandez vous ce que font vos enfants de la télévision ». Bref, je m'avancerais moins que Baudrillard. Maintenant, est-ce que l'on peut dire que le système actuel produit de la non information ? Hanna Arendt disait que la personne du monde la moins informée était le président des États-Unis parce qu'elle était la personne pour laquelle l'information était la plus filtrée. Je ferais volontiers ce genre de raisonnement en disant que l'individu théoriquement branché sur le monde manifeste une faible capacité de réception du monde.

Question

L'État providence – obliger les gens à cotiser pour s'assurer de l'avenir – permet de concilier à la fois la préférence des individus pour le présent et le besoin de se préoccuper de l'avenir. Ce modèle a permis de relier le présent et l'avenir dans une logique assez institutionnelle. Nous ne disposons plus aujourd'hui de ce mécanisme collectif qui nous permet de penser le futur dans nos actes présents. Un des gros enjeux des politiques publiques en matière de développement durable ne serait-il pas alors de trouver dans ce champ l'équivalent de ce qu'a été l'État-providence dans le social ?

Réponse

Tout à fait d'accord avec cette approche. Le développement durable nous offre un certain nombre de voies pour aller plus loin dans le raisonnement stratégique sur les conséquences de nos actions dans l'avenir. Mais contrairement à l'État-providence, le développement durable est une idéologie internationale d'experts et de mouvements associatifs qui manque d'ancrage par rapport aux identités sociales. Quand ces identités sont molles, comme je vous l'ai dit, se pose le problème de la

construction de cet ancrage. Comment et dans quoi ancre-t-on le développement durable aujourd'hui ? C'est aussi le problème d'une autre idéologie internationale, celle des droits de l'homme.

Question

La multiplication des acteurs du développement durable partout dans le monde nécessite à un moment donné une réappropriation par le politique afin d'ancrer le mouvement par des institutions. C'est tout l'enjeu du Grenelle de l'environnement qui va se traduire par des textes d'application et c'est de très loin le combat prioritaire de l'Union Européenne.

Réponse

L'ancrage dans les institutions est en train de se faire, je suis d'accord, mais je parlais d'ancrage social, ce qui suppose un rapport au monde servant de référence. Les ensembles sociaux ne peuvent pas fonctionner sans exaltation ni culpabilité, c'est-à-dire sans rapport au monde construit. L'idéologie du développement durable fonctionnera quand il aura résolu ses contradictions, c'est-à-dire quand il aura su choisir s'il est une idéologie d'un monde existant, avec par exemple une très grande place donnée à la préservation de la biodiversité, ou bien s'il est une idéologie de la construction du monde, comme l'a été le progrès mais de façon responsable.

Question

Mêmes les plus grosses villes fonctionnent, il y a donc bien forcément des dérégulations qui fonctionnent. Je voudrais savoir comment vous repensez la question de la conception des projets urbains, car j'ai l'impression que l'on continue de fonctionner sur des catégories espaces publics/privés, polarité, centralité qui me paraissent à mille lieues de ce que vous nous avez décrit, vous ainsi que vos prédécesseurs.

Réponse

Et pourtant elles tournent, oui mais... Je demande que l'on examine de près ce qui ne fonctionne pas. Certains problèmes urbains récurrents sont tout de même liés au fait qu'il y a des régulations qui ne fonctionnent pas. On surestime l'efficacité et l'opportunité d'une série de choses que l'on range dans la catégorie *Projets urbains*. On va s'apercevoir qu'on a trop misé sur une façon de faire la ville qui repose très largement sur ce qui est de l'ordre du projet : ce sur quoi on peut discourir, communiquer, mais aussi en tant qu'il peut vous faire mieux classer, facilite la mobilisation – et je pourrais poursuivre ainsi pendant une heure... Il n'empêche que les projets événements, ce qui a été une manière très dominante de faire la ville en Europe ces dernières années, bute sur des limites. Un exemple, j'ai participé récemment à une réunion dans une ville de France sur un projet d'aménagement urbain relativement important de 500 hectares, 40 000 habitants, 40 000 emplois. Tout le monde (concepteurs, élus, fonctionnaires) s'est enthousiasmé que le projet applique des formules développées ailleurs avec succès, alors qu'il n'y a eu presque aucune réflexion sur la manière d'assurer la mobilisation endogène, de faire monter des acteurs locaux au créneau, etc. En fait, cette méthodologie repose sur la fuite en avant. On devrait s'interroger sur d'autres manières de réguler, et en particulier sur des manières de construire des mobilisations qui reposent sur des logiques plus endogènes, mais ça on ne sait pas trop faire.